

Henri Gourdin

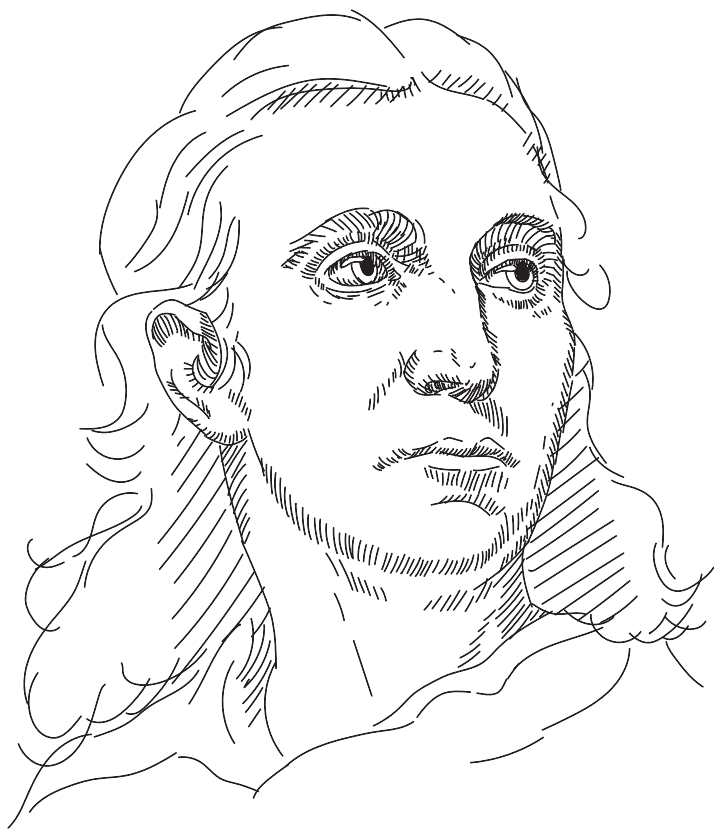
*Du temps où les pingouins
étaient nombreux...*

Jean-Jacques Audubon
(1785-1851)



Le Pommier

« Du temps
où les pingouins
étaient nombreux... »



Shutterstock.com/Oleksander Logkykh

Jean-Jacques Audubon

Henri Gourdin

« Du temps
où les pingouins
étaient nombreux... »

Jean-Jacques Audubon
(1785-1851)

Le Pommier

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2472-9

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2022, avril

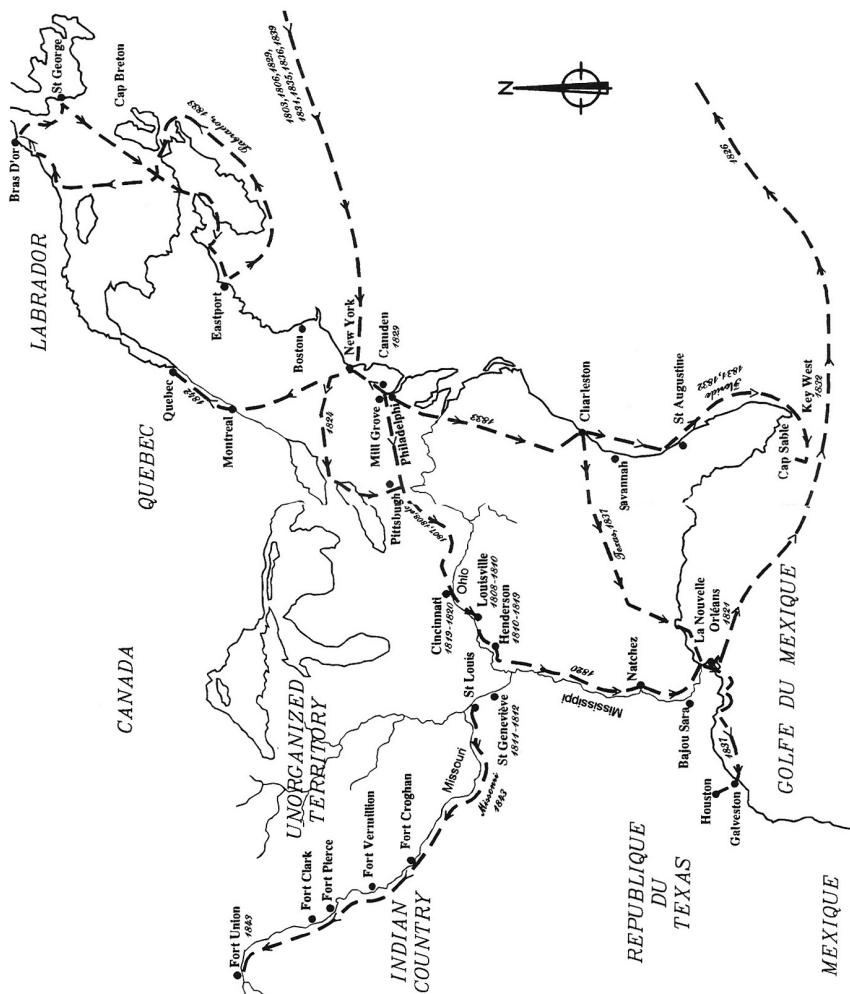
© Éditions Le Pommier/Humensis, 2022

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Quand j'étais au Labrador, beaucoup de pêcheurs m'ont assuré que le pingouin se reproduit sur les basses îles rocheuses au sud-est de Terre-Neuve. [...] Plusieurs personnes me donnèrent la même indication à Terre-Neuve. Un vieux chasseur de Chelsea Beach, près de Boston, me raconta qu'il se souvenait parfaitement du temps où les pingouins étaient nombreux autour de Nahant et de quelques autres îles de la baie. »

J.-J. AUDUBON, « Le Grand Pingouin »

Le dernier grand pingouin est tombé sous les coups d'un chasseur islandais en juin 1844.



C'est une belle matinée de l'automne 1813. Jean-Jacques Audubon, jeune Français émigré sur les confins occidentaux des États-Unis d'Amérique (c'est-à-dire sur les berges de l'Ohio, à l'époque), quitte sa cabane de rondins à destination de Louisville. Il chemine tranquillement au pas de son cheval quand, à l'orée d'un petit bois, au moment de s'engager à travers les vastes landes du Kentucky, son attention est attirée par un nuage qui se révèle être un vol de pigeons. Mû par la curiosité scientifique héritée de sa fréquentation de Charles-Marie d'Orbigny¹, il met pied à terre, sort son carnet et entreprend de marquer d'un coup de crayon le passage, non

1. Charles-Marie Dessalines d'Orbigny (1770-1856) s'est lié d'amitié avec Jean Audubon, le père de Jean-Jacques, et est devenu, après une carrière de médecin de marine, un naturaliste distingué, auteur de publications remarquées, créateur et premier conservateur du musée de La Rochelle. Jean-Jacques l'a beaucoup fréquenté, surtout quand son père se fut retiré à La Gerbetière, sa propriété de Couëron. Charles-Marie eut de nombreux enfants, dont Alcide (1802-1857), élève de Cuvier, naturaliste, paléontologue et ethnologue, et Henry (1806-1876), naturaliste et géologue, que nous retrouverons au fil du récit.

de chaque oiseau, opération absolument impossible, mais de chaque bande. En refermant son calepin 21 minutes plus tard, il y compte 160 traits. Les pigeons passent donc au rythme de 500 bandes, soit un demi-million de pigeons à l'heure.

Il reprend sa route sous ces nuages qui sont de plus en plus denses, de plus en plus rapprochés, dans la faible lueur d'un soleil d'éclipse. La fiente tombe comme des flocons de neige fondante, le bruit continu des battements d'ailes couvre la mélodie habituelle du vent dans les feuillages et du courant sur les rochers de la Belle-Rivière. Ayant fait halte pour dîner dans une auberge au confluent de la Salt River et de l'Ohio, le voyageur lève la tête et prend conscience de l'immensité du front, étiré à perte de vue, bien au-delà de la rivière à l'ouest, bien au-delà des forêts de hêtres qui marquent l'horizon à l'est. Quand il atteint Louisville, après 50 milles de chevauchée ombragée et fientée, il recueille le témoignage des habitants et calcule qu'un milliard de pigeons, au bas mot, passent ainsi sur la ville. Chiffre confirmé par les spécialistes : la population d'*Ectopictes migratorius* s'est maintenue, jusque vers le milieu du XIX^e siècle, à plusieurs milliards d'individus.

C'est un spectacle extrêmement intéressant de voir chaque bande répéter les évolutions de la précédente comme si elle était tracée dans l'air. Qu'un faucon vienne à s'attaquer à un groupe à un endroit donné, et les angles, les courbes, les ondulations que décriront les oiseaux dans leurs efforts pour échapper aux serres redoutables du rapace seront reproduites [*sic*] sans dévier par leurs suivants. Si un témoin d'une de ces attaques, frappé de l'élégance et de la rapidité des mouvements, aspire à les revoir, son désir sera bientôt satisfait : il lui suffit d'attendre l'arrivée de la prochaine troupe.

Curieux spectacle en effet, et dont Audubon est l'un des tout derniers témoins. Car il y a une fin à cette histoire, une fin en deux temps. Temps 1 : le 24 mai 1900, moins d'un siècle, donc, après cette randonnée de 50 milles ombragée d'un milliard de pigeons, le jeune Press Clay Southworth, apercevant un oiseau inconnu perché sur un arbre de son verger, sort la carabine de son père, épaupe, tire... et abat le dernier pigeon migrateur à l'état sauvage. Temps 2 : conservée en captivité, l'espèce s'éteint définitivement avec la mort de Martha au zoo de Cincinnati, le 1^{er} novembre 1914.

C'est là, dans le pressentiment de l'extinction de ses chers oiseaux, que la destinée et l'œuvre d'Audubon prennent tout leur sens. Pressentiment seulement mais dont la formulation l'inscrira dans l'histoire : « Quand je réfléchis que les bois disparaissent à toute vitesse, le jour sous la cognée et la nuit dévorés par le feu, quand je vois, enfin, le trop-plein de l'Europe s'acharnant avec nous à la destruction de ces malheureuses forêts, quand je me dis que vingt ans ont suffi à ces changements extraordinaires, alors malgré moi, je m'arrête, saisi d'épouvante¹. »

Là se trouvent à la fois le mystère et la véritable dimension du personnage dont je vais dérouler l'existence. Le mystère : pourquoi cette conscience à contre-courant ? cette intuition unique ? cette voix criant dans le désert ? La dimension : plus encore que ses fameux *Oiseaux d'Amérique*, c'est son inquiétude pour la nature et son cri d'alarme qui sortent Audubon du lot des 20 millions d'Américains qu'il côtoie sur la frontière du Nouveau Monde et qui ne voient rien venir.

1. J.-J. Audubon, « L'Ohio », in *Ornithological Biography*, Édimbourg, 1831-1839.



La Gerbetière, à Couëron (Loire-Atlantique)

CHAPITRE PREMIER

Fougère, fils du capitaine

Mon plus ancien souvenir (1785-1803)

« Mon plus ancien souvenir me ramène dans le centre de la ville de Nantes, sur la Loire, en France. Je me rappelle encore tout particulièrement l'amour dont m'entourait ma chère belle-mère, qui n'avait pas d'enfant à elle, et l'assistance constante de deux serviteurs noirs qui avaient suivi mon père de Saint-Domingue à Nantes. »

J.-J. AUDUBON, *Autoportrait*, 1835

La date exacte de ma naissance

Audubon, dans sa cinquantième année :

Jean Audubon, mon grand-père, naquit et vécut dans le petit village des Sables-d'Olonne où il exerça la très modeste profession de pêcheur. Il semble avoir suppléé à la fortune par la fécondité : il eut vingt et un enfants qu'il parvint à élever

jusqu'à l'âge adulte. Uniquement des garçons, à une exception près¹.

Les actes d'état civil : Jean Audubon senior, arrière-grand-père (et non grand-père) de Jean-Jacques, né aux Sables en 1671, pilote et capitaine de navire, eut neuf enfants (et non vingt et un) dont le sixième, Pierre, grand-père de notre Audubon, est encore capitaine. Le 15 avril 1757, au cours d'une traversée entre Nantes et le comptoir de Louisbourg au Québec, son navire est arraisonné par les Anglais et il moisit trois ans dans les geôles de Portsmouth avec son fils Jean, père de Jean-Jacques. De là une haine farouche de l'Angleterre que leur descendant, marié à une Anglaise et collaborateur d'éminents naturalistes britanniques, passe prudemment sous silence :

Quand mon père atteignit ses douze ans, mon grand-père lui donna une chemise, un habit d'étoffe grossière, un bâton et sa bénédiction, puis le pria d'aller dorénavant gagner sa vie par ses propres moyens. Une espèce de baleinier ou de morutier le prit à son bord comme mousse. Inutile que je vous importune avec le récit de ses premiers voyages ; sachez seulement qu'ils étaient d'ordinaire synonymes d'extrême inconfort. Combien en a-t-il effectué ? Je l'ignore, mais à dix-sept ans, m'a-t-il assuré, il était devenu matelot confirmé ; à vingt et un il commandait un bateau de pêche et faisait campagne sur le grand banc de Terre-Neuve ; à vingt-cinq il possédait

1. Sauf indication contraire, les citations de ce chapitre sont tirées de l'*Autoportrait*, résumé autobiographique rédigé par Audubon en 1835 sous forme de lettre à ses fils. Ces courts « mémoires » (31 pages dans leur première édition par Eliott Coues en 1897) complètent les quelques informations données par Audubon dans une lettre à son fils Victor en novembre 1820. Audubon publiait en anglais américain ; sauf indication contraire, je cite ses textes dans ma traduction.

plusieurs petits bateaux de pêche, et à vingt-huit il menait à Saint-Domingue toute sa flottille lourdement chargée des produits de l'océan.

Beaucoup d'inconnues effectivement autour de la figure de Jean Audubon, navigateur au service d'armateurs nantais puis capitaine de ses propres navires et planteur de canne à Saint-Domingue. Beaucoup d'inconnues, pas mal de bobards sous la plume de son fils, et une certitude : au cours d'une traversée sur le *Conquérant*, parti de Paimboeuf le 26 septembre 1783, il a retrouvé et s'est épris de Jeanne Rabin, originaire du village des Touches, proche alors comme aujourd'hui des Sables-d'Olonne¹, berceau de la tribu Audubon. En arrivant à destination, Jeanne a renoncé à son emploi de femme de chambre, a suivi Jean dans sa plantation et lui a donné un fils.

Naissance difficile, c'est ce que nous apprend la facture du planteur qui, à l'île à la Vache, fait office de médecin. Sanson passe la nuit du 24, puis celle du 25 au chevet de Jeanne Rabin. Il l'accouche le 26, revient le 2 mai, le 3 pour administrer une liqueur minérale, le 4 pour des cataplasmes sur un sein douloureux... et ainsi de suite jusqu'au décès de Jeanne, le 10 novembre 1785, six mois après l'accouchement. Un événement réjouissant, un seul, dans cette succession de souffrances cascasant de ligne en ligne sur la facture de Sanson : la naissance, le 26 avril 1785, de Jean-Jacques, fils de Jean Audubon.

1. Cent trente kilomètres, 1 h 38 aujourd'hui en voiture par la RD 160 et l'A83 entre Les Touches en Loire-Atlantique et les Sables-d'Olonne en Vendée. Signature carbone : environ 30 kg de CO₂ en voiture particulière à moteur diesel fabriquée autour de l'an 2020.

À la mort de sa mère, le bébé est d'abord élevé avec les autres enfants du capitaine, deux filles et au moins deux garçons, par Sanitte Bouffard, rétablie par la mort de Jeanne dans les fonctions de première concubine et de gouvernante qu'elle exerçait avant son arrivée, si elle les a jamais abandonnées.

Les états de service du capitaine Jean Audubon, conservés à Paris aux archives de la Marine, confirment la version des navettes transatlantiques : appareillant de Nantes ou de Saint-Nazaire, le capitaine fait d'abord voile vers les côtes d'Afrique et y charge une cargaison d'esclaves qu'il revendra aux Antilles avant de mettre le cap sur Nantes avec un chargement de sucre. Bel exemple du fameux commerce « triangulaire » et occasion pour son fils de s'arranger une ascendance flamboyante :

La date exacte de ma naissance demeure une énigme pour moi ; je ne peux que me référer à ce que mon père m'a souvent dit à ce propos. Il possédait semble-t-il de grandes propriétés à Saint-Domingue et il avait pour habitude de se rendre fréquemment dans cette partie de nos États du Sud connue sous le nom de Louisiane et qui appartenait à l'époque au gouvernement français. Durant l'un de ces déplacements, il épousa une dame d'origine espagnole qui, ai-je été amené à comprendre, était aussi belle que riche parmi tous ses attraits, et qui lui donna trois fils et une fille.

Les vingt enfants de Jean Audubon n'ont pas résisté aux registres de naissance des Sables-d'Olonne ; le scénario de la belle Espagnole s'effondre devant la note d'honoraires du docteur Sanson ; quant à la fille et aux trois fils qu'elle aurait donnés à Jean Audubon, pourquoi pas, mais en vérité, à l'exception de Rose, rapatriée quelques

années après son demi-frère, on ignore tout, ou presque, des autres enfants du capitaine. Première rencontre, dès sa naissance, avec les enjolivements que l'autobiographe va glisser dans ses *Autoportraits* : non, Audubon ne descend pas d'une Espagnole « aussi belle que riche parmi tous ses attraits » ; non, son père ne l'a pas mis « en sécurité à La Nouvelle-Orléans » pour le soustraire aux rébellions à Saint-Domingue ; non, le peintre Jacques-Louis David n'a pas « guidé [s]a main » ; non, ce n'est pas « deux ans » mais à peine dix mois qu'il passe en France entre son arrivée à Nantes en avril 1805 et son départ en février 1806 ; non, Charles Dessalines d'Orbigny ne sera pas en 1835 « l'ami le plus intime qu'il ait] jamais eu », etc. Péchés véniels, carton jaune pour des entorses à la vérité que leur énormité signale immédiatement à l'attention du biographe. Plus grave : il va figurer sur les planches de ses *Oiseaux d'Amérique* des oiseaux qui n'en sont pas et d'autres qui ne sont de nulle part, exagérer des performances, s'attribuer les premières identifications d'éminents confrères, présenter comme relevés dans la nature des comportements supputés ou devinés, donner comme siennes des observations qui lui sont rapportées. Souvent de bonne foi, et pas toujours.

Ce qui est sûr, c'est qu'il y eut des visionnaires parmi les 50 000 colons des Antilles françaises, et que Jean Audubon en était. Assez visionnaire, assez habile en affaires pour réussir à vendre des champs de canne menacés par une révolte d'esclaves et acquérir dans un secteur parmi les plus prometteurs des futurs États-Unis d'Amérique, une propriété somptueuse, avec champs, prairies, rivière, moulin, et un gisement de plomb où l'armée de libération fit fondre ses balles : « Au cours d'un séjour en Pennsylvanie, il acheta

la belle ferme de Mill Grove, sur les rivières Schuylkill et Perkiomen. » Le 22 août 1791, deux mois après l'embarquement de Rose, les 600 000 esclaves de Saint-Domingue se révoltaient, massacraient des milliers de planteurs et dévastaient la colonie, effaçant toute trace de Sanitte Bouffard et de ses enfants, demi-frères et demi-sœurs de Jean-Jacques.

Je prenais la clé des champs

Comment sauver d'une mort annoncée des enfants naturels livrés dans une île lointaine aux prémices d'une révolte d'esclaves ? C'est la question qui occupe Jean Audubon à son retour des Antilles. Réponse sur les listes de passagers à l'arrivée à Nantes : « Maison-Neuve, âgé de trois ans, fils du sieur Audubon » sur le *Duguesclin* annoncé le 26 août 1788 en provenance des Cayes ; trois ans plus tard, « demoiselle Rose Bonnitte » sur le *Tancrède* autour du 10 septembre 1791, quelques jours après le soulèvement des esclaves, au moment où, en métropole, la Terreur étend ses bontés aux provinces. Carrier, le Robespierre nantais, à son arrivée sur les lieux en septembre 1793 : « Je ne quitterai Nantes qu'après avoir livré tous les conspirateurs à la vengeance nationale. » Conception du conspirateur : « Tous les riches, tous les marchands sont des contre-révolutionnaires. Dénoncez-les-moi, je ferai rouler leurs têtes sous le rasoir national. »

Question suivante : comment instruire des enfants d'abord, des adolescents ensuite, dans le désert éducatif créé par la dissolution des congrégations religieuses, seules compétentes en la matière sous l'Ancien Régime ? Jean Audubon choisit, à défaut de mieux, de confier son fils au dénommé Trioche, président d'un « club des Capucins, fondateur »

dans les locaux nantais de l'hôtel du Bec-de-Lièvre d'une « Académie polysophique ou École des sciences agréables et utiles » où il enseigne les langues et les mathématiques, ses spécialités, mais aussi le dessin, la flûte, le flageolet, parmi bien d'autres. L'agréable et l'utile, effectivement, et dans l'ordre indiqué. Appréciation de l'élève Audubon : « L'école que je fréquentais n'était pas des meilleures. » Quant aux précepteurs, ils échouent à détourner leur élève de sa collection de lichens, de fleurs, de galets ramassés le long des ruisseaux, d'œufs et de nids aussi si on en croit l'*Autoportrait*. C'est l'école buissonnière avant la lettre : « Mon père étant la plupart du temps absent, appelé par ses obligations, ma mère me permettait de faire selon mon bon plaisir. »

C'est là que l'existence d'Audubon prend le tournant auquel nous devons les *Oiseaux d'Amérique*. Si Jean Audubon était resté à terre, si Anne Moynet avait exercé l'autorité parentale en son absence, leur fils, au lieu de battre la campagne, se serait appliqué sur ses cahiers. Il aurait résisté aux appels de la nature et de l'oiseau. Mais non : « Ce fut à peu près à cette époque que je me lançai dans une série de dessins des oiseaux de France, que je poursuivis jusqu'à en réunir plus de deux cents, tous plutôt mauvais, mais c'étaient néanmoins des représentations d'oiseaux et je m'en satisfaisais. »

Audubon gardera de cette page de son existence des souvenirs plutôt amers : souvenirs des violences quotidiennes de la troupe et des milices, des barges de « mariages républicains » quittant le quai, chargées de condamnés ligotés deux par deux et noyés au milieu de l'estuaire, de l'exécution sous ses yeux d'enfant de Charrette, le chef vendéen. Événements tout ce qu'il y a de réel, vécus au jour le jour

dans les rues de Nantes, enfouis grâce à Dieu sous les images de fleurs et d'oiseaux qui s'imposent à sa mémoire vagabonde. « L'oisillon peut se tenir un instant sur le rebord de son nid, voire ouvrir ses petites ailes pour essayer de prendre son envol, mais son imprudente jeunesse risque, comme c'est souvent le cas, de lui faire payer cher sa prouesse si un oiseau plus âgé et plus avisé, qui gardait l'œil sur le jeune aventurier, fond implacablement sur lui. » La chance de l'oisillon, à l'École polysophique de Nantes, dans les campagnes de Couëron, à l'École navale de Rochefort-sur-Mer où il passe ensuite trois longues années, sa chance est d'être préservé, par la vigilance de son père et la bienveillance de sa belle-mère (« Elle répétait fréquemment en ma présence que j'étais le plus beau garçon de France »), des rapaces qui, dans les temps agités qui suivent les révolutions, guettent du coin de l'œil le « jeune aventurier ».

C'est là aussi, dans la confrontation aux paysages et aux lumières des Pays de Loire, et non dans les ateliers du peintre David, que se forme le sens du beau qui caractérisera son œuvre et la distinguera dans la production naturaliste de son temps. Paysages des berges de l'estuaire noyées et dénoyées par les marées, des coteaux de Couëron étagés derrière les quais, des étendues de roseaux ondulant à perte de vue sous la brise que l'océan souffle dans le couloir du fleuve. Lumières changeantes des aubes et des crépuscules dans les ciels balayés par les vents du large, sur les eaux de l'estuaire et des marais, sur les coques et les voiles des navires de haute mer amarrés aux quais du port Launay et les barges qui acheminent leurs cargaisons jusqu'au port de Nantes au reflux de la marée, enfin sur les baies et la pierre blanche des façades de La Gerbetière, la demeure familiale du coteau de Couëron.

C'est là enfin que les Couëronnais, intrigués dans les années 1950 par l'afflux de visiteurs américains, anglais, japonais... allaient découvrir la renommée planétaire de leur concitoyen et aménager la première station du pèlerinage qui conduit ses aficionados de ses lieux d'enfance en Loire-Atlantique à son tombeau dans le New Jersey.

On me montrait la fleur, l'arbre, le gazon

Propriétaire terrien, armateur, descendant d'une longue lignée de marins et de capitaines, Jean Audubon ne voit pas d'un bon œil l'engouement de son fils pour « Dame Nature » mais les échecs de l'Académie polysophique puis de l'École navale rabattent ses ambitions. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il se résout à encourager les penchants qu'il a vainement combattus : il trouve les oiseaux empaillés que son potache lui réclame, l'inscrit dans un cours de dessin, lui offre une édition illustrée des fables de La Fontaine dont l'une au moins, celle de l'hirondelle et des petits oiseaux, se grave à jamais dans la mémoire de l'enfant :

Une Hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris.
Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

Il faut si peu, d'ailleurs, pour faire le bonheur de ce gamin : « On me montrait la fleur, l'arbre, le gazon et non seulement je m'en amusais comme font les autres enfants, mais je m'attachais à eux et ils devenaient mes camarades. »

Rien dans ce qu'on sait de cette enfance, rien n'annonce l'artiste, l'écrivain, l'auteur et l'éditeur formidable des

Orléans (1820-1821), 126 – Les pluviers passent par millions (1821-1823), 138 – Ma chère Louisiane (1821-1826), 154

CHAPITRE III

John James éditeur.....	163
Une baleine! une baleine! (1826), 163 – Je suis reçu à Liverpool comme La Fayette en Amérique (1826-1828), 170 – Mon Dieu! Je n'ai jamais rien vu de pareil!, 183 – Treize souscripteurs à Paris (1828), 191 – Sois fidèle à toi-même, Audubon (1828-1831), 212	

CHAPITRE IV

Audubon, peintre du <i>wilderness</i>	231
Vers les Keys de Floride (1831-1832), 231 – Les montagnes de Terre-Neuve (1833), 256 – Je me fais vieux, mon ami (1833-1843), 278 – À l'embouchure de la Yellowstone (1843), 294 – Son petit chant du soir (1844-1851), 318	

ÉPILOGUE

Les <i>Oiseaux d'Amérique</i>	323
Chronologie sommaire	333
Bibliographie	337
Index des noms de personnes	345
Index des noms de lieux.....	349
Remerciements.....	353

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP